

Comment dépeindre la joie de ces malheureux voués à la mort, en voyant s'ouvrir devant eux l'horizon de la liberté ! Chacun, dans la foule, cherchait un ami, un parent, un frère, une épouse ; c'étaient partout des cris, des embrassements et des larmes.

Jacques Béranger, bien qu'il eut quitté un des derniers la prison, avait cependant grande hâte de s'en éloigner et de retourner à Arras, afin de consoler et de rassurer ses deux chères orphelines.

Malgré sa faiblesse, il prit d'un pas rapide la route de sa demeure, et, tout en marchant, il admirait les desseins secrets de la Providence et la remerciait de la bonté qu'elle venait de lui témoigner si manifestement. Devant lui, sur la route, il aperçut une charrette dont le conducteur abreuvait les chevaux à une fontaine, et fut tout étonné de reconnaître le charretier qui l'avait amené à Cambrai, et qui lui dit, en l'apercevant :

—Tiens ! c'est vous, monsieur le curé ; vous êtes donc libre ? Eh bien ? vrai, j'en suis content. Mais comment avez-vous fait pour vous échapper ?

—D'une manière bien simple, mon ami, et qui prouve une fois de plus la puissance et la bonté de Dieu. Il paraît que Robespierre est arrêté et que les honnêtes gens vont pouvoir respirer. A cette heure, c'est le peuple lui-même qui a renversé l'échafaud et mis les prisonniers en liberté.

—Allons, tant mieux ! C'est égal, vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle, car les autres y ont tous passé. Puisque vous retournez à Arras, voulez-vous profiter de ma charrette ? C'est elle qui vous a amené, mais il ne faut pas m'en vouloir, car il fallait obéir, si l'on tenait à sa tête.

—Non-seulement je ne t'en veux pas, mon ami, mais j'accepte ta proposition et te remercie ; j'y vois là le doigt de Dieu. Ta voiture qui me conduisait, il y a deux jours à la mort, va me ramener aujourd'hui près de ma famille.

Il était nuit quand ils entrèrent dans Arras ; le voiturier, avant de s'éloigner, demanda de nouveau pardon au bon curé de la peine qu'il lui avait causée involontairement. Jacques Béranger l'embrassa, en le remerciant de nouveau, et se dirigea en toute hâte vers la triste demeure qui lui avait servi de refuge pendant la Terreur.

Dans une mansarde divisée en deux parties, deux jeunes filles travaillaient en silence. A leurs yeux fatigués et cerclés de noir, on voyait non-seulement qu'elles n'avaient pas dormi, mais encore qu'elles avaient dû verser bien des larmes.

Une petite lampe éclairait cette pièce aux murs lésardés, et qui n'avait pour tous meubles qu'un lit vermoulu, une table en bois blanc